

## « VENISE EXILEE »

### Un projet d'étude sur les vénitiens

#### à Milan et en France (1797-1815)

*Claudio Chiancone*

La brève expérience jacobine à Venise et dans la Vénétie de mai à novembre 1797, à savoir de la chute de la République Sérénissime à la signature du Traité de Campoformio, a fait l'objet de plusieurs études importantes au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Rappelons entre autres les ouvrages de Cessi, Fasanari, Gullino<sup>1</sup>. Plus récemment, les manifestations liées au bicentenaire de la première Campagne d'Italie ont produit une floraison de catalogues d'expositions et de nouvelles publications portant sur les événements qui amenèrent à la chute de la République Sérénissime et à la formation des Municipalités Démocratiques vénitiennes<sup>2</sup>. Il s'agit pour la plupart d'ouvrages à caractère local, qui ont analysé, ville par ville, l'invasion française et les conséquences sociales, politiques et culturelles qu'elle a produites en Vénétie. On remarque notamment l'attention toute particulière qui a été portée aux assemblées de l'époque

---

<sup>1</sup> A. Alberti, R. Cessi, éd., *Verballi della Municipalità democratica di Venezia...*, Bologna, Zanichelli, 1928-1940 ; R. Fasanari, *Gli albori del Risorgimento a Verona: 1785-1801*, Verona, Edizioni di vita veronese, 1950 ; G. Gullino, « La congiura del 12 ottobre 1797 e la fine della Municipalità veneziana », *Critica storica*, 1979, n. 4, p. 545-622.

<sup>2</sup> P. Tessitori, *'Basta che finissa 'sti cani'. Democrazia e polizia nella Venezia del 1797*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti, 1997 ; G. Sforza-C.Roth, *La caduta della Serenissima nei dispacci della diplomazia piemontese e inglese*, Venezia, Deputazione Editrice, 1998 ; S. Pillinini, éd., *Il Veneto Governo Democratico in tipografia: opuscoli del periodo della Municipalità provvisoria di Venezia...*, Venezia, Comune di Venezia-Assessorato alla Pubblica Istruzione-Sistema bibliotecario, 1990 ; A. Balduino, dir., *La municipalità democratica di Padova (1797): storia e cultura* (convegno di studi nel secondo centenario della caduta della Repubblica veneta, Padova, 10 maggio 1997), Venezia, Marsilio, 1998.

(Municipalités, Cercles Constitutionnels, Sociétés Patriotiques, Comités et Commissions d'enquête) et à la presse jacobine (journaux, pamphlets, pièces théâtrales).

Une bien moindre attention a été en revanche consacrée aux animateurs de ces assemblées et aux auteurs de ces publications, bref à ceux et celles qui avaient été en première ligne au cours de cette brève et intense expérience patriotique. Il s'agit pour la plupart de personnages très peu connus et qui, par conséquent, ont été perçus comme autant de météores de l'histoire italienne, souvent relégués au rôle de figurants de l'histoire du jacobinisme italien.

Ainsi, si d'une part les aspects législatifs et de communication de la toute première expérience démocratique vénitienne ont été largement sondés, d'autre part on peut continuer à déplorer un manque de connaissance par rapport à tous ceux et celles qui ont fait cette révolution. On ignore souvent leurs origines et parcours avant la chute de la Sérénissime ; plus souvent encore, on ne connaît pas leur destin après Campoformio. On relèvera également que seule une poignée de personnalités d'exception a échappé à cette règle : ainsi Ugo Foscolo, Giuseppe Giulio Ceroni, Vincenzo Dandolo, autrement dit les trois plus célèbres patriotes Vénitiens de 1797 dont l'intégralité de la carrière a fait l'objet d'études approfondies<sup>3</sup>.

Notamment, le passage de ces personnages de Venise à Milan à la suite de la Paix de Campoformio et leur nouvelle vie et activité au sein de la capitale de la Cisalpine ont été examinés en détail, en oubliant souvent que la fuite de Foscolo, Ceroni et Dandolo de Venise à Milan fait partie d'un vaste mouvement migratoire qui concerne une constellation de protagonistes de la brève saison démocratique vénitienne. Il s'agit d'un groupe nourri d'hommes et de femmes qui, après novembre 1797, autant déçus par la cession de leur patrie à l'Autriche qu'attirés par la promesse de concession de la nationalité cisalpine par le général Bonaparte, prirent la décision de quitter Venise et de continuer à mener leur bataille politique ailleurs.

C'est à partir de ces considérations que l'idée m'est venue de mener une étude d'ensemble sur l'émigration vénitienne après Campoformio, à l'instar de ce qui a été déjà fait pour d'autres flux migratoires de la même époque avec les études de Maria Silvia Tatti et d'Anna Maria Rao sur l'exil

---

<sup>3</sup> *Edizione Nazionale delle Opere di Ugo Foscolo* ; P. Preto, « Un "uomo nuovo" dell'età napoleonica: Vincenzo Dandolo politico e imprenditore agricolo », *Rivista storica italiana*, XCIV, 1982, fasc. I, p. 44-97; S. Levati, dir., *L'affaire Ceroni : ordine militare e cospirazione politica nella Milano di Bonaparte*, Milano, Guerini, 2005.

des patriotes italiens, notamment romains et napolitains, en France<sup>4</sup>.

Le but initial était d'étudier, pour la première fois de manière collective, les trajectoires et les réseaux de celle qu'un très jeune témoin de l'époque, Tullio Dandolo, fils aîné de Vincenzo, aurait appelé dans ses mémoires la « colonie vénitienne » en exil à Milan<sup>5</sup>. Ce projet pouvait amener à découvrir comment cette colonie avait survécu au déchirement, à la « trahison » de Campoformio, et si la « vénitianité » de ces exilés avait été préservée au fil du temps, et de quelle manière, ou si au contraire elle s'était perdue en terre étrangère, loin de la lagune et des repères millénaires auxquels ces personnes étaient habituées.

Mon étude a débuté par un travail systématique de repérage des références bibliographiques concernant la vie des patriotes vénitiens installés à Milan après 1797. Il s'ensuivit une longue, vaste et capillaire recherche de documents d'archives, et le repérage de tout témoignage direct et indirect. Les Fonds « Democrazia » des Archives d'Etat de Venise et le « Fonds Albinaggio » des Archives d'Etat de Milan ont été dans ce sens précieux, car c'est ici que sont conservées respectivement les traces des batailles politiques et les demandes de naturalisation cisalpine remplies et signées par les patriotes vénitiens. Il s'agit de documents du plus grand intérêt car souvent les exilés y racontent leur carrière sociale et politique, et mentionnent leur réseau.

Encouragé par ces premières trouvailles, j'ai décidé d'ouvrir un dossier pour chacun des Vénitiens exilés, sous la forme d'un fichier électronique dans lequel sont catalogués leurs correspondances, leurs parcours socio-politiques, leurs déplacements, réseau et rencontres, avant et après Campoformio.

Mes premières recherches m'ont ainsi permis de retracer la vie et la carrière d'une cinquantaine de jacobins vénitiens qui se sont réfugiés dans la Cisalpine entre novembre 1797 et janvier 1802, pour la plupart originaires de la capitale, mais également de Padoue, Vicence, Vérone, Trévise et du « Dominio da Mar », à savoir la Grèce et la Dalmatie. On retrouve leurs traces un peu partout

---

<sup>4</sup> A.M. Rao, *Esuli : l'emigrazione politica italiana in Francia, 1792-1802*, préface de Giuseppe Galasso, Napoli, Guida, 1992 ; M.S. Tatti, « Tra politica e letteratura: manifesti programmatici e linee editoriali dei giornali italiani a Parigi tra Triennio e Impero », *Franco-Italica*, n.° 11, 1997, p. 143-168; M.S. Tatti, « Bohème letteraria italiana a Parigi all'inizio dell'Ottocento », in *Ibid.*, dir., *Italia e Italie. Immagini tra Rivoluzione e Restaurazione*, Roma, Bulzoni, 1999, p. 139-160.

<sup>5</sup> T. Dandolo, « Una colonia di amici », in *Ibid.*, *Reminiscenze e fantasie del conte Tullio Dandolo*, Torino, Stab. tip. Fontana, 1841, p. 132-142.

dans la République Cisalpine.

La première considération générale résultant de cette collecte de données est que, dans leurs villes d'accueil, la plupart de ces patriotes ont continué à s'investir, politiquement et socialement, notamment dans les journaux et les cercles constitutionnels, dont ils étaient souvent les fondateurs.

Dans ce premier groupe, que j'appelle « les exilés de l'après-Campoformio », on remarque une forte majorité de bourgeois : des médecins (Daddich), des épiciers ou des chimistes (Dandolo), des avocats (les frères Gallino), des intellectuels (Foscolo, Ceroni), de grands commerçants (Spada) aussi bien que de petits commerçants (Gris). On y trouve également une minorité d'anciens patriciens dont la politique réformiste avait été rejetée par la Sérénissime et pour lesquels l'adhésion au jacobinisme avait été vécue à la fois comme une revanche face à la persécution subie et comme l'accomplissement naturel de leur parcours de franc-maçons. On citera à ce propos Giovanni Widmann, Niccolò Corner, Giorgio Pisani, Giovanni Pindemonte, Alvisè Zenobio<sup>6</sup>.

On le voit bien, dans la colonie vénitienne en exil se côtoyaient aussi bien des célébrités que de parfaits méconnus.

On notera également que parmi eux se trouvaient des personnages isolés, qui quittaient non seulement la patrie mais aussi leurs familles ; et d'autres qui avaient emmené leurs femmes et enfants avec eux.

En parlant de femmes, justement, parmi les exilés de Campoformio émergent également deux « salonnières » très controversées de la Venise fin de siècle : la patricienne Cecilia Zen Tron et la bourgeoise Annetta Vadori. Sur ces deux intéressantes figures il existe une bibliographie aussi vaste que surannée. Leurs activités culturelles à Milan méritent d'être réécrites à la lumière des documents récemment repérés.

Une fois identifiés les protagonistes de cet exil, ma recherche a visé les lieux, notamment les villes concernées par ce flux migratoire. A ce propos on remarquera que si, d'une part, la majorité des patriotes a choisi de se rendre dans la capitale cisalpine, Milan, c'est-à-dire dans la ville qui leur offrait le plus d'opportunités de travail, d'autre part il a été possible de dénicher d'autres

---

<sup>6</sup> G. Pindemonte, *Poesie e lettere, raccolte e illustrate da Giuseppe Biadego*, Bologna, Zanichelli, 1883 ; V. Giormani- H.S. Torrens, *Il conte Alvisè Zenobio, 1757-1817 : un patrizio veneto tra agio e avventura*, Venezia, Istituto Veneto di Scienze Lettere ed Arti, 2006.

petits foyers, d'autres petites « colonies » vénitiennes à la périphérie de la Cisalpine. Comme les documents l'ont montré, le choix de la destination était souvent basé sur le réseau de connaissances dont chaque patriote disposait avant la chute de la Sérénissime, ou qu'il avait su tisser pendant la Révolution de 1797. Mais des raisons affectives ou sentimentales pouvaient également jouer un rôle. Ce fut le cas de la petite colonie qui s'installa à Brescia, à savoir dans une ville qui faisait déjà partie du « Dominio da Terra », l'arrière-pays de la République de Venise. On comprend très facilement que si nombre de patriotes vénitiens ont voulu s'installer à Brescia, ce n'est pas seulement parce qu'ils y disposaient déjà de nombreuses connaissances, mais aussi parce que la culture de cette ville leur était déjà familière.

Dans d'autres cas, c'est l'orientation politique qui prima. Ainsi, trouve-t-on des patriotes aux idées plus radicales non pas à Milan, ville placée sous le contrôle direct de l'Armée Française, mais à Bologne. On remarque notamment une forte et active présence de patriotes vénitiens au Cercle Constitutionnel du chef-lieu émilien (Foscolo, Valeriani, Giovanni Pindemonte, Marin Zorzi).

Comme on l'aura remarqué, il n'a été jusqu'à présent question que de la période jacobine, alors que – on le sait bien – l'époque napoléonienne s'étale sur une période bien plus longue et qui arrive en Italie jusqu'à 1814. Or, l'un des aspects les plus intéressants qui ressortent de ma recherche a été l'identification non pas d'une, mais de deux « vagues » d'émigration successives et qui correspondent à deux époques historiques bien différentes.

La « première vague » – dont on vient de parler – est composée de la cinquantaine de patriotes qui ont été obligés de fuir la Vénétie pour échapper aux persécutions du nouvel occupant autrichien entre 1797 et 1802. Issue pour la plupart de la petite et moyenne bourgeoisie, voire de la petite noblesse d'outre-mer, donc grecque et dalmate, fortement affectée par le « choc » de Campoformio, arrachée au pays natal et condamnée à un nouvel exil peu après son arrivée à Milan, à savoir en 1799-1800 du fait de l'occupation austro-russe, cette première « vague » eut du mal à s'intégrer dans la Cisalpine, notamment dans la capitale. Au point qu'elle dut se constituer comme une chaîne d'aide mutuelle pour faire face à la détresse : par exemple, dans la recherche d'un emploi ou bien dans le parrainage pour obtenir la naturalisation cisalpine. Détail intéressant, cette « vague » d'exilés, bien que dépourvue de moyens et ayant du mal à être acceptée par les autochtones, se distingue par une production littéraire remarquable et axée autour du double thème du déchirement de l'exil et de la dénonciation de leur situation. Rappelons à ce propos que le plus célèbre roman de l'époque, *Le ultime lettere di Jacopo Ortis* de Foscolo, ainsi que les *Sonetti* du

même auteur, sont issus de ce contexte historique. Un autre roman-témoignage, aujourd'hui complètement méconnu, attire l'attention pour sa valeur humaine exceptionnelle : il s'agit du *Teodoro*, sorti en 1803 de la plume d'un auteur important en même temps que romancier controversé, Antonio Piazza (1742-1825). On mentionnera également les très intéressantes *Lettere sirmiensi* de Francesco Apostoli (1755-1816) parues en 1801 sur la déportation des patriotes en Hongrie en 1800, ainsi que le poème mélancolique *Verona* de Giuseppe Giulio Ceroni (1774-1813)<sup>7</sup>.

Mais, comme on l'a dit, le flux migratoire des Vénitiens a connu une « deuxième vague ». Au moment de la Paix de Presbourg (1805), lors du rattachement de la Vénétie au Royaume d'Italie, cette première « vague » de patriotes très affectés par le déchirement de l'exil est remplacée, ou plutôt dépassée par une deuxième « vague » qui s'étale jusqu'à 1814. Il s'agit là aussi d'une quarantaine de personnages dont la psychologie et les motivations sont toutefois bien différentes. Car cette deuxième « vague » est composée pour la plupart d'anciens aristocrates et de représentants de la haute bourgeoisie vénitienne qui, eux, ont choisi de quitter Venise pour chercher une affirmation sociale au cœur du Royaume d'Italie voire de l'Empire Français. Non plus des exilés, donc, mais des ressortissants qui partent à la conquête de Milan et de Paris, et qui s'arrachent les postes les plus prestigieux que les deux capitales leur offrent, souvent à coup de pompeuses lettres de recommandation et de poèmes élogieux envers le régime napoléonien. Fini le temps des poèmes mélancoliques et des romans dénonçant la tristesse de l'exil : il s'agit maintenant, pour la majeure partie, de jeunes hommes ambitieux, capables de créer en peu de temps un véritable « lobby » très soudé, se réclamant du programme de revalorisation des territoires vénitiens mis en place par les hautes instances napoléoniennes. On relèvera que beaucoup parmi eux cherchèrent à entamer une carrière de haut fonctionnaire. On rappellera les patriciens Alvise Mocenigo et Alvise Querini, qui arrivèrent à se faire nommer préfets, puis Bernardino Renier, Tommaso Mocenigo Soranzo et l'on en passe<sup>8</sup>. D'autres expatriés vénitiens, bourgeois cette fois, s'installèrent également à Milan pour y démarrer une activité stable. Citons ici

---

<sup>7</sup> A. Piazza, *Teodoro ossia La forza dell'amor patrio*, Milano, Pirotta e Maspero, 1803; F. Apostoli, *Le lettere sirmiensi riprodotte e illustrate da Alessandro D'Ancona ; colla vita dell'autore scritta dal prof. G. Bigoni*, Roma-Milano, Società ed. Dante Alighieri di Albrighi, Segati, 1906 ; G. G. Ceroni, *Verona. Poemetto del cittadino Ceroni ex-veronese*, Milano, Pirotta e Maspero stampatori-librai, [1798].

<sup>8</sup> C. Chiancone, « Venise : parcours et hypothèses. Stendhal, Alvise Mocenigo, Andrea Corner, Vittore Benzon », in M.-R. Corredor, éd., *Stendhal « romantique » ? Stendhal et les romantismes européens*, Grenoble, ELLUG, 2016, p. 319-332.

le chimiste et agronome Dandolo, les deux journalistes Francesco Pezzi et Francesco Contarini, les typographes Anton Fortunato Stella, Niccolò Bettoni et Francesco Lampato<sup>9</sup>.

Certains parmi eux, les plus habiles, réussirent comme Francesco Pezzi à se hisser à un statut élevé et durable. D'autres connaîtront des ascensions remarquables suivies de chutes spectaculaires. A ce propos, je me permets de renvoyer à mes travaux sur le comte padouan Antonio Pochini, un jeune protégé du ministre Marescalchi qui a été le protagoniste d'une carrière parmi les plus dramatiques de l'époque<sup>10</sup>.

Mon travail ne se borne pas toutefois à une pure et simple reconstruction de biographies. Comme on le voit, les trajectoires de ces exilés et expatriés vénitiens se situent au croisement de plusieurs grands axes de recherches et peuvent répondre à plusieurs problématiques.

La première question est celle de l'identité psychologique et sociale de l'expatrié vénitien.

Le Traité de Campoformio a été, rappelons-le, non seulement un déchirement physique de la terre natale, mais également un choc psychologique pour tous les Vénitiens de l'époque, car il a offert le triste spectacle de la fin d'un Etat républicain, considéré par ses citoyens comme éternel et doté d'une constitution parfaite, indépendant depuis un millénaire, et qui n'avait jamais été occupé par une armée étrangère. A fortiori ce choc avait été grave pour les patriotes de 1797 qui, eux, s'étaient engagés à « régénérer la patrie » au nom des idéaux révolutionnaires, et qui en dépit de tout cela avaient dû assister non seulement à la fin de leur rêve, mais aussi à la cession de leur patrie à l'ennemi autrichien : c'est la « trahison » qu'ils reprocheront pendant longtemps à Bonaparte. Or, ni les exilés de 1797, ni les ressortissants de 1806 n'arrivent véritablement à se remettre de ce choc. D'où ce sens d'égarement qui caractérise tous leurs écrits, publics comme privés, que l'on pense, encore une fois, aux *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, ou que l'on regarde également l'abondante correspondance familière de Francesco Apostoli. De plus, à cette perte d'identité géographique s'ajoute la perte de repères civiques : apatrides depuis le jour où ils ont

---

<sup>9</sup> C. Chiancone, *Francesco Pezzi. Un giornalista veneziano nella Milano di Stendhal*, Verona, QuiEdit, 2014, p. 169 ; [N. Bettoni], *Memoires biographiques d'un typographe italien*, Paris, Bettoni, 1835 ; P. Landi, « L'editore milanese Anton Fortunato Stella e primi rapporti con casa Leopardi », *Otto/Novecento*, fasc. 3/4. a. 41, mai-août 1987.

<sup>10</sup> C. Chiancone, « Antonio Pochini, fortune e sfortune di un canoviano in Francia », *Studi neoclassici*, I (2013), p. 107-116.

quitté la Vénétie, dans les documents officiels de la Cisalpine, puis du Royaume d'Italie, les exilés et expatriés sont appelés les citoyens « ex-Veneti », et leur patrie devient les « Territori ex-Veneti ». On voit bien à quel point ce préfixe « ex » devait sonner dégradant à leurs oreilles.

De quelle manière au juste les Vénitiens ont-ils réagi face à cette perte de repères ?

On relève, surtout chez les exilés de la « première vague », une certaine difficulté à trouver ses marques dans une capitale vaste et chaotique telle que Milan. On se souvient à ce propos de la haine de Foscolo pour la ville de Milan où il résida pendant toute l'époque napoléonienne. Conséquence logique, on remarque chez les Vénitiens installés à Milan une très forte nostalgie de la patrie qui émerge de manière claire et nette dans leurs écrits, même chez ceux qui se sont le mieux intégrés dans leur ville d'accueil. Observons, à titre d'exemple, les descriptions du Carnaval de Milan que Francesco Pezzi publie dès son arrivée dans la capitale en 1808, et dans lesquels on perçoit en filigrane la nostalgie du Carnaval vénitien.

A son tour, cette nostalgie prolongée engendre cette attitude fataliste qui est le trait saillant de l'exilé vénitien, et qui demeurera la marque caractéristique de la « vénitianité » tout au long du XIXe siècle. Citons encore une fois les romans d'exil : *l'Ortis* de Foscolo et le *Teodoro* de Piazza, qui tous deux se terminent par le suicide de l'autre-moi de l'auteur ; ou encore, les *Lettere sirmiensi* de Apostoli avec leur cri de désespoir face à des événements historiques que l'on n'arrive plus à maîtriser.

On constate donc l'utilité d'un tel angle d'attaque qui permet de mieux cerner non seulement l'histoire événementielle, mais aussi des points majeurs de la littérature italienne.

Il reste à aborder la question sociologique liée à cette nostalgie. Car c'est précisément pour faire face à cette « douleur de l'éloignement » que la colonie vénitienne à Milan instaure des cérémoniaux évoquant la chère patrie perdue. Dans un déchirant poème dialectal, *La bissona a Milan*<sup>11</sup>, Antonio Piazza nous relate la très intéressante information selon laquelle les exilés vénitiens de 1797 avaient choisi de s'installer dans le quartier milanais de San Marco : on le devine, le choix n'était pas dû au hasard, Saint Marc étant le saint patron des Vénitiens ; de plus, il faut se rappeler qu'à cette époque le quartier de San Marco, à Milan, était traversé par des « navigli » et présentait donc un paysage de canaux, de ponts et un va-et-vient constant de petits bateaux qui devaient forcément rappeler aux Vénitiens leur ville d'origine. Le même auteur nous relate qu'en

---

<sup>11</sup> A. Piazza, *La Bissona a Milan ottave veneziane de Antonio Piazza*, Milano, Genio Tipografico, anno X [1801].

1801 les exilés vénitiens à Milan ont fêté la *sagra di Santa Marta*, à savoir l'une des fêtes patronales les plus populaires du calendrier liturgique vénitien.

Une deuxième problématique concerne l'identité politique de l'expatrié vénitien. En d'autres termes, après la chute de la République Sérénissime existe-t-il toujours une identité politique vénitienne ? Y a-t-il une nostalgie républicaine parmi les exilés et les expatriés vénitiens ? La nostalgie d'une République aristocratique – telle était la Sérénissime – évolue-t-elle vers un projet de République démocratique – telle la Cisalpine ? Si oui, de quelle manière ?

On remarquera à ce propos qu'à l'époque du « Triennio Giacobino » les Vénitiens sont quasiment toujours mentionnés par la Police cisalpine comme appartenant à l'aile la plus radicale du spectre politique. Et on reconnaît effectivement des Vénitiens parmi les animateurs et orateurs les plus passionnés des Sociétés et des Cercles Constitutionnels (Foscolo, Breganze, Valeriani, G. Pindemonte, Ceroni, Ricchi, Sicuro). Cet élan républicain finit par s'estomper au fil du temps, comme chez Giorgio Ricchi ou Giambattista Velo, qui essayèrent de faire carrière respectivement dans la haute administration et dans les Universités du Royaume d'Italie. Ou alors, cet élan républicain originel « dégénère » en conspiration, de l'affaire Ceroni en 1803 à la conspiration de Gasparinetti et Foscolo en 1814 : on voit bien que dans les deux cas tout est parti du milieu des anciens jacobins vénitiens.

Une troisième problématique de mon étude est celle des apports vénitiens, qui consiste à se demander de quelle manière, à travers ces expatriés, l'héritage culturel et l'originalité de la République Sérénissime continuent à rayonner dans les villes d'accueil ?

En effet, si une nostalgie passive, improductive et fataliste est bien présente parmi certains exilés, d'autres ont également mis à profit leur savoir-faire vénitien, saisissant ainsi l'occasion d'un développement intellectuel et matériel que l'émigration leur offrait. Cela est bien visible dans plusieurs domaines où la culture vénitienne excellait déjà sous l'Ancien Régime. D'abord, l'élevage et l'agronomie : que l'on songe à l'introduction du mouton *merinos* en Lombardie par Vincenzo Dandolo ; ou encore, au projet pharaonique et avant-gardiste d'Alvise Mocenigo qui créa dans le Frioul une tenue agricole conçue comme une ville idéale<sup>12</sup>. Ensuite intervient l'autre fleuron de la

---

<sup>12</sup> N. Vianello, *La tipografia di Alvisopoli e gli annali delle sue pubblicazioni*, Firenze, Olschki, 1967 ; C. Chiancone, « Charles-Jean Lafolie traduttore di Vincenzo Monti: La Spada di Federico, La Ierogamia, Le Api Panacridi », in A. Colombo, éd., *Vincenzo Monti e la Francia*, Atti del convegno internazionale di studi (Paris, 24-25 février 2006), Paris, Istituto Italiano di Cultura, 2006, p. 265-286.

culture vénitienne, l'imprimerie et le marché libraire : l'on pense aux modernes typographies que les Vénitiens Anton Fortunato Stella, Niccolò Bettoni et Francesco Lampato fondent à Milan, et dont le succès alla bien au-delà de 1814. Troisième apport fondamental : la vie culturelle, notamment le goût pour l'échange et le débat culturel. Dans le Milan de Napoléon, ce sont deux jeunes ressortissants vénitiens qui se battent pour la primauté dans le journalisme, en l'occurrence Francesco Pezzi et Francesco Contarini, les créateurs et directeurs respectivement du « Poligrafo » et de l'« Antipoligrafo ». Quant à la vie sociale, c'est encore une fois l'émigration vénitienne qui donna un nouvel élan à la discussion salonniers milanaise. Comme nous l'avons vu, deux conversations jadis vénitiennes, celle d'Annetta Vadori et celle de Cecilia Zen Tron, renaissent à Milan à l'époque napoléonienne. Sans oublier la forte présence de ressortissants vénitiens dans les cercles culturels officiels du Royaume d'Italie, à savoir les salons des ministres Paradisi et Scopoli.

Voilà pour ce qui est de ma recherche. Cette étude de la « Venise exilée » est un travail de longue haleine auquel l'auteur de ces lignes se consacre depuis longtemps, et qu'il compte terminer dans ces prochaines années. Loin de se borner à un pur discours de politique, cette recherche peut apporter beaucoup de nouvelles considérations sur plusieurs aspects de l'histoire sociale et culturelle de l'Italie napoléonienne.